1re ANNÉE — No 16 | Le numéro, 8 cts | Samedi, 8 Novembre 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Les numéros du mois de novembre paraîtront le 8 et le 22.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Dernière nuit

Toute ma lampe a brûlé goutte à goutte,
Mon feu s'éteint avec un dernier bruit ;
Sans un ami, sans un chien qui m'écoute,
Je pleure seul dans la profonde nuit.

Derrière moi, — si je retournais la tête
Je le verrais, — un fantôme est placé ;
Témoin fatal apparu dans ma fête,
Spectre en lambeaux de mon bonheur passé.

Mon rêve est mort sans espoir qu'il renaisse ;
Le temps m'échappe, et l'orgueil imposteur
Pousse au néant les jours de ma jeunesse,
Comme un troupeau dont il fut le pasteur.

Pareil au flux d'une mer inféconde,
Sur mon cadavre au sépulcre endormi,
Je sens déjà monter l'oubli du monde
Qui, tout vivant, m'a couvert à demi.

Oh ! la nuit froide ! Oh ! la nuit douloureuse !
Ma main bondit sur mon sein palpitant,
Qui frappe ainsi dans ma poitrine creuse,
Quels sont ces coups sinistres qu'on entend !

Qu'es-tu ? qu'es-tu ? Parle, ô monstre indomptable
Qui se débat en mes flancs enfermé ?
Une voix dit, une voix lamentable :
"Je suis ton cœur, et je n'ai pas aimé !"

LOUIS BOUILHET.

L'Oublié

LE R. P. Lalande nous écrit qu'il lui eût été fort agréable, de faire, pour notre journal, la critique de la dernière œuvre de Laure Conan ; mais, outre que ses travaux, quadruplés par la série des conférences apolégétiques qui commenceront à l'église du Gésù, le 30 novembre, ne lui en laissent pas le loisir, il ne saurait ajouter, dit-il, quoi que ce soit à la lettre qu'il a envoyée à l'auteur, relativement à son œuvre, et que le R. P. Lalande nous permet de publier.

" Cette lettre, écrit le savant jésuite, " a été dictée par l'impression forte et " saine produite par la lecture de l'*Oublié ;* je ne saurais, dans une nouvelle " appréciation, faire rien de plus vrai " et de plus vivement senti."

Nos lecteurs liront donc, avec infiniment de plaisir, la lettre ci-jointe, contenant le plus magnifique éloge qu'il ait été donné à une femme de lettres, canadienne-française, de recevoir :

MLLE LAURE CONAN

Mademoiselle,

On vient de m'apporter l'*Oublié*. J'étais à écrire quand on l'a mis sur ma table. Aussitôt j'ai déposé ma plume, j'ai examiné ce petit volume de tenue élégante, très gentil sous sa couverture et ses vignettes bleu pâle ; je me suis mis à lire, à lire, à lire jusqu'au bout, sans plus entendre la sonnette qui m'appelait au téléphone et un vieil ami qui frappa deux fois à ma porte.

Quand ce fut fini, ma plume avait séché depuis deux heures. Je la reprends pour vous écrire mes mercis et vous dire combien l'hommage que

vous me faites de votre livre m'honore et me fait plaisir.

L'impression que je garde de cette lecture rapide est trop légère pour me permettre de faire de l'*Oublié* une appréciation détaillée. A mon avis, c'est un livre de style aisé, franc, personnel. Aux qualités sérieuses du fond, vous ajoutez de jolis secrets d'auteur, par lesquels vous agrémentez votre œuvre.

Votre imagination s'est bien gardée de contredire et de faire mentir l'histoire ; et je vous en félicite. Peut-être ce respect scrupuleux des faits a-t-il ôté à votre pensée les ailes de large envergure et à votre composition le soleil chaud et les larges horizons. Il n'a pas ôté à votre style la richesse du tour le mieux trouvé, la métaphore brillante et sans recherche, le mot qui en toute pensée dénote le fin connaisseur.

Vous avez peu donné à la partie descriptive : — M. l'abbé Bourassa vous en a délicatement fait la remarque dans sa *Préface*. Beaucoup d'autres le remarqueront comme lui, et vous en excuseront en songeant que votre récit gagne en rapidité et en vérité ce qu'il perd en pure fiction.

Vous avez beaucoup donné, au contraire, à la partie religieuse de votre sujet. Et ce n'est pas ce qu'il y a de moins admirable et de moins courageux dans votre ouvrage. Il ne vous a fallu pour cela, il est vrai, que garder la couleur locale et le caractère historique de vos personnages. Vous l'avez fait avec non moins d'art que de piété. Je serais tenté de dire que vous avez profité de votre sujet pour prêcher un brin. Et pourquoi pas ? On prêche pour édifier,—et qui donc tient une plume comme la vôtre et n'est pas tenu d'édifier ? — et quand on édifie aussi agréablement que vous, je ne vois pas pourquoi on s'en priverait. Il est maintes prédications, j'en suis sûr, qui ne valent pas celles de votre Lambert Closse et qui ont coûté très cher. Le langage que vous faites tenir à ce héros est si chrétien qu'il va même peut-être étonner certains lecteurs. — Mais qu'est-ce que cela vous fait, d'étonner ? Ça vous est bien égal.—Les catholiques de Ville-marie d'aujourd'hui, vous le saviez, se sont un peu déshabitués de courir à la peine pour la seule gloire de Dieu, d'offrir leur fortune et leur sang, sans demander si ça paie, pour l'extension du règne du Christ, et de partir en campagne contre l'invasion du mal et des Iroquois modernes au nom victorieux de Notre-Dame. Le progrès nous a beaucoup ramenés de ces folies-là. Mais vous, qui trouvez encore séduisante cette folle sublime qu'est Elisabeth Moyen, vous vous demandez si nous avons gagné au retour ?

Pour être moins Chrétiens, sommes-nous plus braves, plus fiers devant l'injure, plus patriotes et plus confiants dans l'avenir ? Sommes-nous plus sensibles à l'honneur chevaleresque ? Dans plus de lumière, sommes-nous devenus plus grands ? Avec plus d'argent, avons-nous des dévouements plus héroïques et des amours plus pures ?

Ces questions naissent de votre livre, on les y trouve, pressantes, à chaque page. C'est ce qui fait de *l'Oublié* plus qu'une œuvre d'art plus qu'une œuvre de littérature attachante : c'est une belle et grande leçon donnée par l'histoire, embellie par la poésie d'une bonne âme chrétienne.

Que votre ouvrage soit beaucoup lu ! Je vous le souhaite, à vous, et plus encore aux lecteurs.

Veuillez agréer, mademoiselle, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments respectueux.

LOUIS LALANDE, S. J.

26 octobre 1902.

Nous avons eu le plaisir d'assister à l'audition d'une messe en musique, composée par M. Contant, l'organiste bien connu de l'église Saint-Jean-Baptiste. L'œuvre nous a paru belle, et nous espérons que M. Contant la mettra bientôt devant le public afin qu'il puisse juger lui-même de sa facture et de son harmonie. Pour cela, il faut au compositeur quelques encouragements et l'assurance d'un auditoire nombreux ; nous croyons que les dames de la Société Saint-Jean-Baptiste, qui ont mis sur leur programme le développement et l'encouragement des arts canadiens, devraient favoriser le projet de M. Contant.

Le Five O'Clock du Journal de Françoise

A l'occasion de la visite d'une de nos distinguées collaboratrices, nous avons été heureuse de réunir, comme en une grande famille, les abonnées du JOURNAL DE FRANÇOISE, et l'empressement avec lequel on a répondu à notre invitation est aussi flatteur pour Laure Conan qu'agréable pour nous.

Laure Conan est et restera notre première femme de lettres, il n'était donc que juste de la présenter aux lectrices qu'elle a tant de fois charmées par l'éloquence et la pureté de son style.

C'est d'ailleurs l'intention du JOURNAL DE FRANÇOISE, de présenter à ses abonnés quelque-unes des personnalités qui seront de passage en notre ville, ce qui nous fait espérer qu'une autre heureuse occasion nous permettra encore de réunir, cette fois, lecteurs et lectrices, dans un gai rassemblement.

Nous déplorons d'avoir à signaler plusieurs infidélités du service postal : dans bien des cas, des cartes d'invitations se sont égarées, d'autres sont arrivées à destination quatre jours au moins après avoir été jetées dans les boîtes postales, et trop tard, par conséquent, pour permettre aux destinataires de se rendre à la petite fête. Ce sont des contre-temps que nous n'avions pu prévoir et pour lesquels nos abonnées lésées accepteront d'autant plus nos regrets qu'il n'y a pas eu de notre faute et que nous avons été la première à souffrir de leur absence.

LA DIRECTRICE.

Nous ne saurions trop encourager notre population canadienne-française, d'assister aux Soirées de Familles qui se donnent chaque jeudi, au théâtre du Monument National. Les bonnes mères, soucieuses de la morale des pièces, pourront toujours y conduire leurs filles, ce qu'il serait imprudent de faire à quelques-uns de nos théâtres montréalais. Le public sera toujours assuré d'une saine et amusante soirée au Monument National.

Cimetières

ENTERREMENT à la campagne, l'automne, par les routes boueuses, dans les grincements des branches sèches, entre les champs dévastés. Les porteurs glissent, le pied enfonce à chaque pas et l'on marche, les yeux vers cette terre qui va prendre sans retour l'un des nôtres ; La mort dissolvante et dispersante s'attriste encore ici : on se sent si peu, si peu ! vraiment l'atôme dans la grande nature.

J'aime mieux ma place au bord d'un faubourg, dans ce coin de vieux cimetière serré et peuplé, où les ros signols volètent et s'égosillent parmi les verdures des tombes proches comme des maisons, alignant des rues et des carrefours de ville ; quoi qu'il reste de ce qui fut nous, cette poussière frémira aux rumeurs de travail ou de gloire, montant avec des fumées d'usines et les cris de la rue populeuse : chapelles, colonnettes, granits et marbres entremêlant des croix, des ailes, tous les symboles de la foi, de l'orgueil ou du regret, comme on tisse parmi les immortelles des perles dures et des fleurs vivantes...

Le froid caveau, tout l'hiver fermé, l'humidité, la moisissure fanant l'or des couronnes, les teintes endeuillées des jais des fleurs fausses, des raides feuillages métalliques ; les violettes fraîches apportées diront la récente visite, embaumant les murs froids d'un souvenir attendri et le simulacre de chapelle où se dresse la croix consolatrice entre des candélabres d'autel. En relisant les inscriptions noires sur les plaques de marbre, en voyant les places vides d'une implacable blancheur, je pense combien il est pénible de constater que même là, une famille ne puisse se rejoindre.

Souvent à peine quelques-uns gardent comme la place au foyer où s'attardent les faibles, celle du caveau fermant, où l'appellation familiale marque la triste possession de la terre à dormir !

Ces noms figés des ascendants, des enfants les portent maintenant, énumérés dans les cierges, ces pauvres noms mortuairement inscrits ! La chaîne se mêle de chaînons blancs ou noirs, d'argent ou de sombre airain, elle s'égrène, défile aux mains du temps comme un chapelet aux répons mêlés.

Mais de la famille, faisceau disjoint, combien transportés, ailleurs, dorment à des terres de leur choix, ou aux sépultures de hasard que donnent les voyages lointains, les établissements dispersés des enfants du même père ; combien, parmi les marbres encore vides d'inscriptions, n'en porteront jamais, seulement la constatation d'une absence éternelle ; ceux-ci, retournés en province dont les tenta la paix finale, reposent aux portes de petites villes, en haut d'un chemin bordé de haies où se poursuivent les oiseaux, celui-là presque exilé, perdu par les mers lointaines glissa vers les régions inexplorées des poissons aveugles et muets ; cet autre déserta le caveau de famille, comme on déserte un foyer, préférant l'oubli d'une pierre anonyme...

Ne remue plus tes souvenirs, me dit-on, c'est, un ossuaire ; en effet, je ne parle plus guère de quelque affection regrettée qu'en y ajoutant ce mot de "pauvre" qui signifie absent à jamais, disparu. Que de "pauvres" j'évoque, quel appel d'ombres glissantes insaisissables, mais si ressemblantes à mon souvenir.

Dans mes heures de ressouvenance, je vis avec les morts sans croyances spirites, sans besoin qu'ils se manifestent à moi visibles et existants autrement que par l'appel affectueux d'une exacte mémoire ; car la douleur s'aide de gestes expressifs, de matérielles visions en reflet, animant l'être défunt de sa vie habituelle sous nos yeux.

MME ALPHONSE DAUDET.

Peu sont heureux et, dans ce petit nombre, peu se savent heureux.

XENOPHON.

La stabilité est une chimère ici-bas. On avance, on recule, on se laisse aller au courant et on le remonte : voilà toute notre vie.

LACORDAIRE.

Il y a bien peu de gens pour qui la vérité ne soit pas une sorte d'injure."

COMTE DE SEGUR.

A Jeanne L. — La proposition est acceptée avec plaisir. Remerciements.

Faiblesses humaines

L'ESPRIT humain offre de singulières anomalies. Par exemple : Autant on aime à connaître les hauts faits des grands hommes, autant le récit de leurs faiblesses nous intéresse.

Que voulez-vous ? l'esprit est prompt, mais la chair si faible !

On le croit volontiers, ne serait-ce que d'apprendre que César, le célèbre dictateur César, conquérant de la Gaule, César, vainqueur de Pompéi, a eu, lui aussi, son petit point vulnérable. Pas au talon, non ; mais à la tête : Entendons-nous, rien de grave ; un tout petit défaut capillaire. Comme tous les grands hommes de nos jours du reste, César devint chauve, et c'est pourquoi il ne se départait jamais de la couronne de laurier avec laquelle on le représente invariablement.

Cicéron avait tant de considération pour sa propre personne qu'il composa un hexamètre à sa louange, ce qui lui attira les justes satires de Juvénal, à l'endroit surtout où il s'écrie :

"O Rome fortunée ! Je devins ton Consul !"

Dans les dernières années de sa vie, la reine Elisabeth ne souffrait pas de miroir en sa présence, sachant trop bien, je suppose, qu'on "ne pouvait réparer des ans l'irréparable outrage." Reste d'amour-propre féminin enterré aux premiers jours du dix-septième siècle.

Sir Walter Raleigh, l'un des favoris de la "Reine Vierge," eut fait rendre des points au comte d'Orsay ou au prince d'Esterhasy. Il portait, à la cour, une armure d'argent massif avec une épée et une ceinture émaillées de pierres précieuses dont la valeur était presque incalculable.

Qui croirait qu'un philosophe, un géomètre a eu, lui aussi, son petit grain de vanité ? Et pourtant Descartes était extrêmement particulier lorsqu'il s'agissait de perruques et n'en avait jamais moins de quatre à sa disposition.

Et que ne dit-on pas des musiciens ?

Mozart, le grand compositeur des "Noces de Figaro" et du "Requiem," son dernier chef-d'œuvre, laissait flotter avec plaisir ses longs cheveux blonds sur ses épaules, les retenant à la nuque par un ruban de couleur.

Beethoven avait un goût particulier pour barboter dans l'eau froide n'importe à quelle heure du jour ; et prenait plaisir aussi à parcourir les champs pleins de rosée munis de bas et souliers.

Un mot en passant sur les artistes d'un autre genre. On dit — pour moi je ne le crois pas — que Raphaël, l'unique Raphaël, s'est montré jaloux de la gloire et de l'habileté de son contemporain Michel-Ange !....

Briardo, tout grand poète qu'il fut, donnait une telle importance à ses vers, qu'après avoir trouvé un nom convenable à ses héros, faisait sonner les cloches de son village.

Le héros de cent batailles, le vainqueur d'Iéna, Wagram et Austerlitz a eu lui aussi ses faiblesses : nous n'en mentionnerons qu'une, la plus petite peut-être : Napoléon 1er était très vain de son pied mignon.

Le célèbre écrivain allemand, Kotzebue, portait si loin la vanité et l'envie, qu'il ne pouvait endurer rien de grand à ses côtés ; ne fut-ce qu'une statue ou une simple image.

L'immortel Lamartine a, lui aussi, payé son tribut à la nature. On lui reproche d'avoir un peu terni la beauté de certaines pages par un éloge trop prononcé de sa personne.

L'auteur du "Génie du Christianisme" est accusé de la même faute !...

Byron était fier de son génie, de son rang, de sa misanthropie, de ses vices même, et ses *belles mains* le rendaient particulièrement orgueilleux.

Toujours la faiblesse à côté de la grandeur !...

L'histoire est-elle donc si jalouse de ses héros qu'il faille toujours laisser percer l'ivraie à côté du bon grain ? Non : Je crois plutôt qu'on doit y lire la grande leçon de tous les temps et de tous les lieux, que la seule vraie grandeur, la perfection ne se trouvent qu'en Dieu.

CLAIRE-SUZETTE.

Ceux qui sont sévères pour les autres ne se sont jamais examinés de bien près.

L'abbé B. J. V.

Les rêves de bonheur sont un des grands obstacles au bonheur réel, à moins de rêver.... qu'on est heureux.

LOUIS AIGOIN.

Le Filleul

La marraine, toute jeune et jolie, descendit du carrosse qui était venu la prendre au couvent, et s'avança, les yeux baissés, sous l'escorte du parrain : le chevalier de la Roche-Aymar.

Le cortège attendait dans le parvis de la cathédrale. La cérémonie du baptême commença.

Emue du rôle qui lui incombait, mademoiselle d'Argenton, la marraine, oublia les instructions de madame l'abbesse et commit bévues sur bévues. Même elle s'embrouilla en récitant le *Credo*, puis s'arrêta court, rougissante comme une pensionnaire, toute prête, en même temps, à rire et à pleurer, Grâce au parrain, dont la belle voix sonore acheva la profession de foi, elle reprit contenance pour entrer à la sacristie.

Là, groupée autour de la nourrice tenant en ses bras le nouveau chrétien, l'illustre assistance échangeait force compliments et félicitations.

L'évêque, grand oncle de l'enfant, avait béni l'espoir de sa race ; le marquis, s'égarait en des projets d'avenir, et la comtesse, gracieuse et pimpante, souriait en jouant de l'éventail.

La jeune marraine, à son tour, s'approcha de son filleul. Comme elle soulevait le voile qui cachait le mignon visage, le chevalier de la Roche-Aymar, un peu myope, se pencha pour le voir, et de sa moustache en fine pointe effleura les doigts roses de mademoiselle d'Argenton.

Le soir même, elle rentra au couvent.

Destinée au cloître, élevée depuis l'enfance à l'ombre des saintes murailles, jamais sa pensée n'avait tenté de les franchir. Douce, fervente et naïve, son âme fut dès lors obsédée par un souvenir récent.

A l'heure de l'oraison, il accourait : subtil, audacieux, tenace, un peu triste parfois, séduisant toujours...

Humblement, mademoiselle d'Argenton se confia à l'abbesse :

" Ma mère, entre Dieu et moi s'interpose, hélas ! l'image de mon filleul !...

—Priez, ma fille, priez pour lui !...

Elle n'y manqua pas. Alors, comme par magie, lui apparaissaient, illuminés d'un beau rayon d'or : chatoyants missels, riches chasubles et galants habits de cour. Et penchée vers l'enfant qui riait aux anges, elle s'oubliait dans une sorte d'extase, dont la tirait à peine la cloche du couvent...

Le temps passa.

Novice, bientôt professe, mademoiselle d'Argenton allait prononcer ses vœux.

On la disait heureuse. Elle le croyait elle-même. Mais avant de mourir au monde, elle désira revoir son filleul. On le lui permit, car ce sentiment était naturel et pieux.

A l'heure dite, une chaise de poste s'arrêta au seuil du cloître. Un seigneur de haute mine en descendit avec un enfant :

" Je suis le père ! " dit-il fièrement.

Les portes s'ouvrirent, donnant accès au parloir.

Quelques minutes plus tard, conduite par madame l'abbesse, la novice y vint à son tour.

Dès le seuil, elle chancela. Ses yeux se fermèrent. Deux nonnes accoururent et la transportèrent en sa cellule, où elle reprit ses sens.

Fondant en larmes, les mains jointes, le front courbé sous le poids du repentir :

—Ah ! ma mère, murmura-t-elle, je vous ai trompée et je me suis trompée moi-même, en ne croyant penser qu'à mon filleul !

La profession eut lieu. Mademoi- d'Argenton, malade, n'y parut pas.

L'affaire ne fut point tenue si secrète qu'elle ne s'ébruitât un peu. Certains s'indignèrent que le chevalier de la Roche-Aymar se fût paré du titre de père, qui ne lui appartenait pas. Il allégua les lois ecclésiastiques, l'autorisant à regarder comme son fils son gentil filleul.

Et son frère aîné venant de mourir, le laissant seul héritier du nom de ses aïeux, le pauvre cadet de famille, voué au célibat et au métier des armes, acquit le droit de confondre ses détracteurs.

De multiples obstacles se dressaient sur sa route Il les vainquit l'un après l'autre. Quand les portes du cloître s'ouvrirent une seconde fois sous les pas de la marraine, elle allait épouser le parrain.

PIERRE LE PASSEUR

Winnipeg, octobre 1902.

Feuilleton théatral

CETTE dernière semaine n'a pas été aussi brillante que de coutume à nos théâtres de langue française. Il sera donc aisé d'en parler rapidement.

Aux "Nouveautés" la Comtesse Sarah de Georges Ohnet a beaucoup plu. A mon avis cette pièce n'est pas une œuvre de réelle valeur ; elle est lourde et trop longue, comme presque tous les drames découpés dans le roman. L'interprétation en a été bonne. Dhavrol excelle dans le ton de la comédie ; il représente toujours ses personnages avec un naturel charmant. La composition qu'il a faite du général de Canaheilles est juste. Mme d'Arbelly, qui elle au contraire, va au tragique, a gardé son jeu toujours très sûr, mais malheureusement trop apprêté. Entre ces deux protagonistes, M. Guiraud a joué parfaitement, Pierre Séveral et M. Turcan a bien rendu Frossard, de même que Mlle Dubruyne et M. Kelm ont compris leurs rôles respectifs. Soit dit en passant, nous regrettons que les toilettes de Mademoiselle Meissonnier qui dissimulent tout et ne cache rien, ne soient pas d'un goût aussi sobre, qu'elles sont savantes et ingénieuses ; et pour finir, nous féliciterons la direction des "Nouveautés," d'avoir consacré la soirée des lundis aux prix populaires, afin de mettre à la portée de toutes les bourses, le vrai et le beau théâtre français.

"Les Deux Orphelines," c'est là une vieille reprise et comme la distribution est exactement celle de l'an passé, nous n'aurons pas beaucoup à dire du Théâtre National. Cependant je m'étonne que le rôle de Louise n'ait pas été confié à mademoiselle Audiot ; elle était pourtant plus indiquée que Melle Verteuil pour rendre ce personnage de la petite aveugle. Palmiéri, dans Pierre le remouleur, tient un de ses meilleurs succès.

***

Le passage de Mascagni à Montréal restera certainement le grand événement artistique de la saison.

Nous regrettons que l'apathie proverbiale de nos concitoyens, pour les choses d'art, n'ait pas été secouée davantage à cette occasion et nous plaignons sincèrement tous ceux qui se sont privés de la fine jouissance d'entendre deux belles œuvres musicales, dirigées par celui-là même qui les a créées.

Mascagni ne gardera pas un bien bon souvenir de son court séjour parmi nous. Outre qu'il a trouvé l'accueil du public plutôt froid, il nous a dit d'un air amusé, "que c'était la première fois de sa vie qu'il donnait des représentations dans une grange."

En ceci nous n'avons pas à blâmer les impressarios qui ont tenté l'impossible pour faire de l' "Arena" une salle de spectacle convenable, ne pouvant trouver dans notre métropole, un seul théâtre dont on put disposer. Cet état de chose est pitoyable ; et pas un seul étranger ne veut croire qu'une ville comme Montréal, ne possède point de théâtre municipal. Allons tous, un bon mouvement, et promettons de couler en bronze, le Conseil qui comblera cette lacune.

"Cavaleria Rusticana" et "Iris" sont deux ouvrages dont la manière diffère totalement et si ni l'un ni l'autre ne doivent faire école, tous deux se distinguent par une certaine hardiesse à vouloir sortir des sentiers battus.

Le caractère principal de la musique de "Cavaleria Rusticana," est son intensité dramatique. Les phrases sont courtes et violentes, le rhytme heurté, les dissonnances nombreuses, mais les procédés sont simples et la mélodie facile. Dès l'ouverture, et pour jusqu'au dernier accord, nous sommes pris brusquement et tout entier par la violence et la sincérité de cette œuvre de passion.

Madame Capelli a fait une admirable "Santuzza" et après le célèbre "Intermezzo", le public a acclamé le jeune compositeur—capellmeister.

"Iris" accuse quelques tendances wagnériennes, mais l'œuvre se distingue surtout par sa saveur exotique et par le poétique de l'ensemble.

Il n'y a pas d'ouverture. Le rideau se lève sur un délicieux paysage japonais, plongé en pleine nuit. L'orchestre accentue l'impression de ces ténèbres par un "andante" soutenu dans les basses, puis passant du "pianissimo" au "crescendo" presqu'insensiblement, voici que de délicats arpèges nous annoncent le jour. C'est alors que le chœur qu'on ne voit pas chante en joyeux accents : "Son io la vita !" Cette magnifique page symphonique, la plus belle de la partition, a été bissée avec enthousiasme.

Le livret d' "Iris" n'est pas banal et les innovations musicales en sont nombreuses. Madame Marie Fornesti a chanté "Iris" avec une voix jeune et vibrante et Pietro Schiavazzi, dans le rôle d'Osoka, s'est révélé tenor de tout premier ordre.

Maintenant quelle place Mascagni occupera-t-il dans l'histoire de la musique contemporaine ? Sûrement pas la première, mais il n'en aura pas moins illustré son pays d'origine. Son écriture n'est pas toujours élégante ; il est même à certains moments, très "peuple," et c'est surtout à cela qu'il doit sa grande popularité. Par exemple il n'est jamais trivial ; il a visé haut avec le souci constant de l'expression, et son œuvre est faite d'un réalisme qui enivre et transporte, sans donner le temps d'analyser les moyens qu'il emploie, pour arriver à cette fin.

FALSTAFF.

Petites manies des grands esprits

Un de nos confrères signalait dernièrement les cas d'une actrice qui avait besoin de trouver un clou sur la scène pour croire à la réussite de la pièce qu'elle interprétait...

Cela peut faire sourire, mais si l'on feuillette un peu dans la vie intime des grands hommes on trouve bien d'autres manies non moins originales.

C'est ainsi que Bourdaloue ne fut jamais monté en chaire avant d'avoir joué un air de violon. Buffon ne pouvait travailler qu'en habit de cour. Crébillon composait ses tragédies sur une table où se promenaient une bande de corbeaux. Sartine ne travaillait que dans l'obscurité, par contre l'historien Mezeray n'écrivait qu'à la lueur d'une chandelle en plein jour.

Le docteur Shapman rapporte, dans une curieuse étude sur les manies, qu'un avocat célèbre de Londres se faisait appliquer un vésicatoire au bras, chaque fois qu'il avait une cause importante à plaider... C'est ce qu'on pourrat appeler les petites fêlures des esprits lucides... Lucides !... sait-on, du reste, au juste, où commence la folie... d'aucuns, prétendent qu'elle est la sœur jumelle du génie !...

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XXX

IL croit certainement qu'il s'agit d'un caprice passager ; que je n'ai pas soigneusement interrogé mon cœur et qu'après des réflexions sérieuses, je lui reviendrai. Ah ! pardonne-lui son chagrin et ses préjugés. Jamais je ne les ai partagés, moi !... L'homme que j'aime est un roi ; il dépasse les autres de toute la tête, il peut donc regarder avec dédain les oisifs qui font honte à l'orgueil de leur nom ; mais il faut que mon roi soit généreux, qu'il supporte et sache comprendre les esprit moins vastes qui ne peuvent se dépouiller des idées de toute leur vie.

Dans quinze jours, tu veux être ici. Oh ! Bruno, Bruno ! C'est impossible ! Qu'est-ce que quinze jours contre des préjugés de soixante ans ! Je sais que tu voudrais venir à mon secours, qu'il te semble terrible de me laisser seule ainsi dans la tempête ; mais pourvu que je me sente environnée de ta pensée, ma force grandira. Ta présence ici ne ferait qu'envenimer la situation, et je tremblerais entre mon père et toi, comme une feuille au vent. Je ne quitterai pas la maison de mon père sans son consentement ; — jamais, Bruno, même pour toi ! Oh ! ne m'en veux pas, n'accuse pas mon amour de faiblesse, parce que tu n'as sur terre aucun autre lien, tandis que je suis liée par des devoirs sacrées. Je douterais de moi-même, de toi, du monde entier, si je leur devenais infidèle. Jamais plus je n'aurai le cœur joyeux ; et tu veux me faire entrer comme un rayon de soleil dans ta maison silencieuse !

Il serait bien facile de ne suivre que notre penchant, et de nous appartenir l'un à l'autre en face du m nde entier. Mais ce serait fuir lâchement la lutte au lieu de combattre, et nous nous disons des âmes héroïques ! Notre amour est déjà un bonheur si grand, si merveilleux, que nous pouvons bien vivre quelque temps, de cette seule certitude. Unis pour l'éternité ! Rien, rien ne peut plus nous séparer ou nous arracher l'un à l'autre, jusqu'à la mort. Nous nous sommes tous deux débattus, résistant à cette puissance qui nous poussait l'un vers l'autre. Nous voulions ignorer l'amour qui était déjà depuis longtemps notre maître. Oh ! Bruno ! c'est moi, l'élue, l'heureuse, à laquelle il sera donné d'être ta femme ! Laisse-moi, te prouver que je suis digne de toi. Mon intelligence et ma science n'atteignent pas à ton cœur, pas même à tes pieds, mais la force de mon amour et de mon joyeux sacrifice peut se mesurer avec la tienne.

Si je pouvais me sacrifier seule, sans que tu eusses à souffrir ! Mais, par moi, tu es accablé de douleur ; par ma faute, le regret brûlant est entré dans ton cœur fier ! Que puis-je faire, mon bien aimé, pour que tu ne souffres pas ? Tu m'as dit une fois que je ne savais pas donner. Ah ! pourras-tu le dire à présent ? Te semble-t-il que je sois avare ? Ou m'aimes-tu tellement que tu puisses vivre de ma vie et mesurer la grandeur de mon abandon ? Oh ! de grâce, Bruno, ne doute pas de moi, ou je ne pourrai jamais lutter jusqu'au bout.

TA FIANCÉE.

Greifswald, 7 juin.

J'arrive et ne trouve pas un mot de toi, mon enfant adorée. Durant ce long voyage, j'ai vécu dans l'attente de ta première lettre et je ne reçois rien. Est-ce mon impatience ou bien un pressentiment ? Grand Dieu ! tu n'es pas malade ? Non, Ulla, non, la maladie est pour les êtres faibles et non pour ma bien aimée.

Je suis resté un jour à Berlin, pour y acheter le mobilier de ta chambre. Tout sera ponctuellement ici dans onze jours. Le reste de la maison attend depuis longtemps sa maîtresse. Je t'ai peut-être écrit déjà que cette maison est vaste. N'auras-tu pas peur du profond et obscur vestibule, avec ses froides dalles ? Il est à un bout de la maison et la traverse pour conduire à la cour. Tu ne trouveras pas ici de jardin, mais tu n'en souffriras pas. Une porte, cachée dans une niche de pierre, mène aux pièces sombres du rez-de-chaussée que j'habite, L'étage supérieur a des appartements clairs et agréables même ceux qui ouvrent sur la place leurs vieilles fenêtres en meurtrières ; mais la plupart donnent sur la rue. Il y a en tout onze pièces en haut, dix en bas, mais beaucoup servent pour les usages domestiques. Cela te plaira-t-il ainsi ? Préfères-tu une autre maison ? J'en changerai volontiers ? Si celle-ci t'est désagréable, je la ferai démolir de bon cœur ; j'abandonnerai même l'université si tu le veux, et nous irons ensemble vers le Midi. Demande-moi seulement quelque chose ; fais-moi la grâce d'exprimer une volonté.

Non, je ne doute pas, mais tu m'as été aussi rapidement enlevée que si tout n'avait été qu'un rêve. Je le vois encore, dans ce demi jour, sous la fenêtre, ce merveilleux visage de jeune fille, un peu troublé un peu railleur, mais gardant cet embarras, malgré toute la dignité de son rang. Un nuage passa devant mes yeux, comme à Rauchenstein, lorsque tu entras pendant que que j'étais au piano ; je crus avoir une vision. Je ne sais ce que je dis alors : j'avais perdu la conscience de mes actes, et je ne l'ai pas retrouvée. Je ne me rappelle qu'une chose de ce premier jour, c'est que je ris aux éclats, en t'entendant, sur une question des tiens, parler de quelque détail de la vie quotidienne. Le mot "argent" dans ta bouche !... Tu ne peux t'en faire une idée ; mais ce mot semblait un anachronisme, déesse ! Et la première fois qu'en te voyant rire (suis-je l'heureux mortel qui te fis rire ?) j'aperçus l'éblouissante rangée de tes dents ! Tu vas me dire encore : "Je veux être aimée pour mon âme et non pour ma figure." Peut-on séparer l'une de l'autre ? Si ton âme était différente tes yeux, ton teint, ton port de tête seraient tout autres ; et ton cou mince et élégant, dont j'ai étudié les lignes, quand tu te détournais pour parler à ta tante !

Ulla, tu aurais dû me laisser soutenir la lutte, si tes prévisions t'ont trompée ! Ou bien serait-ce moi que tu

as voulu tromper, en me disant :— "Ne crains rien ; mon père m'a toujours assuré qu'il me laisserait libre dans mon choix."

Mais pourquoi, puisque tu étais si sûre, ne m'as-tu pas laissé lui parler ? J'ai été trop aveugle d'espérer ainsi ! La liberté que te promettait ton père était celle de choisir entre les égaux ; jamais il n'a songé à te voir descendre au-dessous de toi, jusqu'à la "populace." Pardonne, si je suis injuste envers lui ; pardonne ! L'inquiétude me fait pres ‹ redevenir l'homme que j'étais, avant de sentir dans la mienne ta main délicate. Si jamais tu me la retirais,.. que Dieu ait pitié alors de toi et de moi !

TON BRUNO.

XXXIII

Rauchenstein, 7 Juin.

Encore un jour d'écoulé, un jour pesant, et une nuit, mon bien-aimé ! J'ai passé la nuit sans dormir, entendant la pluie qui tombe encore ce matin. En bas, la Lahn roule des vagues écumantes et brunes ; les feuilles des tilleuls pendent, comme chargées de larmes. Il me semble que je suis une de ces pauvres feuilles de tilleul. Comment peut-on pleurer ainsi ! J'ai honte de moi, quand je pleure, mais je ne puis toujours être forte, je ne suis pas de pierre. Il me faudra encore aujourd'hui renvoyer les enfants. La tête me fait tellement mal, que je suis incapable de leur donner leur leçon convenablement. Il faut une très grande dépense de force pour cela, et pour venir à bout du reste de la journée. Je sens mon visage s'immobiliser au milieu d'un sourire contraint. Mon père souffre aussi, je le vois. Le repos de son âme a fui, et il me semble que j'ai de graves torts envers lui. Mais qu'y puis-je faire si je t'aime ?

Je t'aimais avant de le savoir. Lui-même a été ravi de toi, et pour des préjugés de caste, je renoncerais au seul homme que je puisse aimer dans le monde entier. Tu sais, Bruno, que nous sommes nés l'un pour l'autre, que nous devions forcément nous rencontrer, que nous ne pouvions vivre séparés ! Si je foule mon cœur aux pieds, j'écraserai le tien en même temps, car tu vis en moi. Une nature violente comme la tienne ne pourrait survivre à un renoncement. Oh ! je te connais bien. Alors que puis-je faire ? Je suis entre vous deux, auxquels j'appartiens de toute mon âme. Pour vous deux, je voudrais me couper en morceaux. Je ne puis vous voir souffrir l'un ni l'autre, et je suis impuissante à vous rendre heureux tous deux ! Si je fais ce que veut l'un je conduis l'autre aux limites du désespoir. Auquel appartiens-je davantage ? Les devoirs filiaux sont-ils plus grands que le devoir d'un véritable amour ? Si tu étais heureux, content, et si tu avais des affections autour de toi, je te dirais : " —Mon bien-aimé, nous ferons comme ma vieille tante et le marquis, et nous resterons fidèles l'un à l'autre quatre-vingts ans, dans le silence de nos cœurs —", Mais je ne vivrais pas quatre-vingts ans ; je ne vivrais pas un an avec cette douleur. Et toi ? Tu n'es pas un marquis de l'ancien régime, à tête poudrée ayant sous son jupon de dentelle un cœur qui ne se brise pas. Tu es orageux comme la Lahn, et tu n'as jamais appris à renoncer à ta volonté ; tu es solitaire, tu n'as personne au monde que ta petite Ulrique.—Que dois-je faire ? Cette nuit, je me débattais dans mon lit, si grandes étaient mes luttes et mes douleurs, et personne ici qui puisse me guider, personne à qui demander conseil ! Pourquoi suis-je au monde, si c'est pour rendre malheureux ceux que j'aime plus que ma vie ? Pourquoi ne puis-je les prendre tous dans mes bras, les rapprocher et leur dire : "—Soyons heureux ensemble. Qu'importe qu'on ait quelques ancêtres, dont plusieurs du reste ne font pas toujours honneur à la famille, ou qu'on ne puisse accrocher dans une salle des gardes, le portrait d'aïeux qui font forcément dû exister cependant ?"

Ne doute jamais de moi. Ce serait impie, maintenant que j'ai tant souffert et tant lutté pour toi. Mes aspirations vers toi sont si vives qu'il me semble que tu devrais apparaître ; il est impossible que tu n'en subisses pas l'influence. Et si tu étais ici, je te presserais moi-même d'en partir, car tout deviendrait mille fois plus difficile. Rien ne viendra-t-il à mon secours ! Mes jours seront-ils éternellement gris et froids comme cette pluie qui tombe ? O ! Bruno ! Bruno ! mon soleil ! Comme j'ai besoin de toi !

Celle qui est tienne.

ULRIQUE.

XXXVII

Rauchenstein, 9 Juin

Ah ! je n'aurais pas dû t'écrire que j'avais à lutter. Ta ferme assurance n'aurait pas cessé d'être mon appui. Dès lors que j'ai semé dans ton âme la douleur et le doute, je dois l'aider à les porter, cette âme orageuse et insoumise ! Ah ! je te connais bien, mon autre moi-même ! C'est que ce que je serais, si l'éducation ne m'avait pliée, ciselée, enfermée dans ses limites. Parle-moi encore de notre future demeure. Dis toujours "—Nous" et—Notre —" Je consens volontiers à tout te devoir pour ma personne et pour mon cœur. Comment vas-tu t'imaginer que ta maison me semblera triste ? Chaque endroit que tes pas ont foulé me devient sacré : les lieux où tu as pensé, lutté, souffert et combattu ! Tu croiras bientôt n'avoir jamais connu ta vieille maison sans ma présence, n'avoir jamais été seul, toujours m'avoir possédée même avant de penser et de sentir. Je bénis le jour où j'ai pris mon courage à deux mains, pour écrire la première fois— "Très honoré Professeur." — N'est-ce pas une puissance supérieure qui a guidé ma plume ?

Bruno ne t'inquiète pas si je dois un peu souffrir. Mon bonheur est tellement infini qu'il vaut bien un tel prix. L'inaccessible t'a toujours attiré ; je suis de même ! Et maintenant que nous sommes unis, il n'y aura pas de digues que nous ne brisions, pas de barrière que nous ne franchissions, pas de but que nous ne puissions atteindre ! Mes lettres, sans doute, ont été lâches, comme si je ne possédais plus ni force, ni confiance. Je ne sais plus ce que je t'ai écrit, tandis que je n'oublierai jamais ce que tu m'as répondu. Mais j'ai la sensation de t'avoir alourdi le cœur, et cela ne doit pas être.

(A Suivre)

L'Art de s'Habiller soi-même

Cet hiver, l'aspect des robes, ne sera pas, pour la forme, sensiblement différent de celles d'été ; il n'est en réalité pas de mode absolue, car tout est à la mode, et chacune s'habille ou peut s'habiller à son goût et selon sa physionomie.

Pour les jupes, on fait encore des volants en forme, mais seulement pour les costumes tout à fait simples, les élégantes les abandonnent décidément, non pas qu'elles ne les trouvent plus jolis, mais parce que vraiment, on en a trop vu. On les remplace par des volants plats, taillés dans le même sens que la robe ; même quand cette dernière est faite en un tissu de petite largeur, les volants suivent le sens du lé de la jupe. Naturellement ils ont un plus grand nombre de coutures.

Quelque fois même, ils sont séparés, coupés de distance en distance et rattachés par une garniture. Il en résulte que les volants étant moins amples, les jupes le sont un peu plus. On les garnit aussi de tresses ou de biais piqués. Ces derniers semblent plaire davantage. Ils sont en velours, en taffetas ou en satin piqués, à distance régulière, de cordonnet assorti ou de teinte différente, blanc très souvent ; mais ce qui les différencie des biais ordinaires en leur donnant un aspect plus nouveau, c'est qu'ils sont piqués seuls d'avance, et qu'ils se détachent de la jupe à leur bord inférieur. En un mot ils ne tiennent que par le haut. De plus, ils sont taillés en forme, car lorsqu'ils sont un peu larges, le biais ne se tendrait pas assez pour qu'il tourne bien. Ce sont en somme des volants plats en velours piqué. On en pose plusieurs de largeur différentes, et souvent, pour en couper un peu la régularité, on pose sur le biais même, soit au milieu, soit vers le bas, un étroit galon ondulé en soie mélangée, ou bien tout au bord, une sorte de ganse, ou un agrément de passementerie quelconque. D'ailleurs, toutes les combinaisons un peu compliquées sont à la mode.

M. Boudet.

La mode est le refuge des femmes **qui n'ont pas de goût.**

Une page de l'Oublié

Par un beau jour d'avril, il (Lambert Closse) s'en allait, calme et serein, exercer les hommes au tir, quand il fut arrêté par la sœur Bourgeois, qui revenait de l'hôpital.

—Commandant, lui demanda-t-elle, vous souvenez-vous de cet Iroquois mortellement blessé que vous avez fait porter à l'hôpital, il y a déjà longtemps ?

—Il vit encore ?

—Ce serait un grand soulagement s'il était mort : car m intenant les Iroquois demandent souvent à le voir et, à l'hôpital, on n'ose les éconduire.

Il sembla au major qu'on lui serrait la gorge—qu'on lui étreignait le cœur —et, avec un vague geste de tristesse, il répondit :

—Que voulez-vous, sœur Marguerite ? je n'y puis rien ; nous sommes obligés d'accueillir ces serpents.

—Je ne voulais pas m'en plaindre, répondit Marguerite Bourgeois. D'ailleurs, il est mourant, et voici pourquoi je vous en parle. Il est suffisamment instruit et serait disposé à se faire baptiser ; mais ce qu'il a entendu dire de la loi du pardon lui fait mépriser le christianisme. Vous savez comme la passion de la vengeance est terrible dans ces cœurs sauvages. Il dit que l'homme qui ne se venge pas est un lâche, que les robes noires et les femmes n'y entendent rien, — que là-dessus il ne pourrait croire qu'un guerrier et qu'il faudrait savoir ce qu'en pense le *Diable blanc*.

—Et vous voulez que j'aille le lui dire ? demanda le major souriant.

—J'ose vous en prier, commandant, répondit la sœur Bourgeois, dont le pâle visage s'était éclairé d'une joie vive.

—Eh bien ! quoique je n'espère rien de mes paroles, j'irai, ou plutôt, j'y vais, dit Lambert Closse.

Et, saluant, il traversa la Place d'Armes et fut bientôt à l'hôpital où il demanda d'abord à voir Mlle Mance qui souffrait des suites d'une chute.

Elisabeth était auprès d'elle. Lorsqu'elle vit entrer le major, sa candide physionomie trahit son émotion, et son trouble n'échappa point au héros qui arriva vite au but de sa visite.

Elisabeth se leva aussitôt sans rien dire, pour le conduire auprès de l'Iroquois.

Si précaire qu'elle fût, la paix avait vidé les salles, les rideaux à carreaux bleus et blancs tombaient à plis raides autour des lits.

—Vous n'avez plus que ce sauvage de bien malade ? demanda le major.

—Oui, et vous allez le trouver entouré d'alènes, de ciseaux, de couteaux, d'aiguilles, de sonnettes, etc., répondit Mlle Moyen. Ses parents, qui sont venus le voir, lui ont apporté ces bagatelles dont ils attendent sa guérison.

—C'est l'une des superstitions indiennes, fit Lambert Closse, qui tâchait de réagir contre le charme de la jeune fille.

—Ils ont tant recommandé qu'on laissât ces objets sous ses yeux que l'on n'a pas osé les ôter, poursuivit Elisabeth.

—Le malade est trop faible pour qu'il y ait quelque chose à appréhender ? demanda le major qui avait froncé le sourcil.

—Il est mourant, comme vous allez voir, répondit Mlle Moyen, ouvrant la porte d'une petite chambre.

L'Iroquois, enveloppé de couvertures, était assis dans un grand fauteuil de bois. Il ne semblait plus qu'un squelette ; mais quand il aperçut le major, un éclair de joie brilla dans ses yeux agrandis par la souffrance.

—Mon frère est bien mal. je le vois avec regret, dit Lambert Closse, s'asseyant près de lui.

— Cœur-de-Roc sera bientôt dans le pays des âmes ; mais, avant de fermer ses yeux à la lumière du jour, il est heureux de les attacher sur le grand guerrier blanc, répondit le sauvage d'une voix éteinte.

—Il paraît que mon frère veut causer avec moi. Qu'il parle, mes oreilles sont ouvertes, dit le major.

—Avant de parler, les hommes sages songent à ce qu'ils vont dire. Fumons d'abord le calumet de paix, dit le moribond, dont la main décharnée et tremblante cherchait parmi les objets déposés sur une table, près de lui. Il y prit un calumet finement sculpté, le chargea, l'alluma et le présenta solennellement au Français.

Lambert Closse se leva pour le recevoir. Comme il allait, sans défiance, reprendre son siège, le mourant, galvanisé par la haine, bondit tout à coup, et son bras, armé d'un couteau, s'abattit sur le major qui lui tournait le dos ; jamais le héros n'avait été plus en péril.

Mais, agitée d'une inquiétude qu'elle trouvait folle, Elisabeth avait suivi les mouvements du sauvage. Prompte comme la pensée, elle s'élança, et détourna le coup.

L'Iroquois lui jeta un regard de rage ; le couteau s'échappa de sa main, une bave hideuse monta à ses lèvres ; un frisson convulsif agita tout son corps, puis les nerfs, tendus par un effort surhumain, se débandèrent comme les bandes d'un arc, les yeux fixes, embrasés, roulèrent dans leurs orbites, et il tomba lourdement sur le plancher.

Elisabeth et le major se regardaient sans rien dire dans un profond saisissement. Une joie intense, une joie divine rayonnait dans les yeux de la jeune fille. Elle s'était blessée en saisissant l'arme, mais elle ne s'en apercevait pas, malgré le large filet de sang qui découlait de sa main, elle ne défaillait pas, et, lui, le fort, l'héroïque tremblait.

La faible main, qui s'était levée pour la défendre l'avait asservi ; l'amour l'enflammait jusqu'au transport. Mais la vue du sang arrêta sur les lèvres les paroles délicieuses et brûlantes. Il bondit aux pieds d'Elisabeth, saisit sa main, s'efforçant de comprimer l'épanchement du sang, et sa voix éplorée retentit à travers l'hôpital...

LAURE CONAN.

Les gaffeurs.

Une vieille fille. — Ah ! monsieur, vous m'avez sauvé la vie.

—Mademoiselle, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

***

Le dompteur marseillais :

—Vous avez eu peur, ô mon héros, le premier soir que vous êtes entré parmi vos lions ?

—Oui ! on m'a dit qu'ils avaient des puces, ces pauvres fauves !

Où sont les jolies filles ?

MESDAMES, de vous surtout, je réclame l'indulgence. En m'anéantissant, seriez-vous plus heureuses ? Non, n'est-ce pas ? Un sourire d'encouragement, de grâce, et me voilà bravant la tempête et les antans, pour attaquer vigoureusement le sujet épineux.

Oui, où sont les jolies filles, à Québec ? à Montréal ? Il serait plus sage peut-être de laisser en litige ces points d'interrogation, mais ces photographies grammaticales, résumant dans un si petit espace tant de beautés physiques et morales, ne me sourient guère. Quittons donc, au plus vite le royaume-uni de la ponctuation et essayons de répondre avec impartialité à l'épineuse question : où sont les jolies filles ? à Québec ? à Montréal ?

Par exemple, quel embarras que cette manie de vouloir toujours connaître l'opinion de son voisin ; que ne le laissez-vous, le pauvre cher homme, admirer en silence tous ces bijoux dont il porte l'inscription dans son cœur, au lieu de le forcer à passer le Rubicon et lui faire trouver la mort où il cherchait la vie....

Charmantes Montréalaises ! au souvenir de vos douces figures, de vos gentils minois, je m'incline en rougissant, dans l'attitude la plus contrite et la plus repentante. Car, j'ai à solliciter un pardon pour la cécité dont je fus frappé, l'an dernier, à votre endroit... Je m'explique. Je passai trois mois dans votre ville, alors, et, durant ce laps de temps, je ne vis que... trois beautés. Que vouliez-vous que je fisse contre trois ? Je communiquai mon étonnement, pour ne pas dire désappointement, à un ami de vos connaissances, qui prit si ardemment votre parti, mesdames, que pour m'ouvrir les yeux, il crut bon de les pocher au beurre noir. Hélas ! n'étais-je pas assez puni déjà ? Oui, croyez-moi, mesdames de Montréal, si j'ai des torts envers vous, j'en suis assez cruellement chagrin : les illusions qui tombent font tant de mal à l'âme ! D'ailleurs, de retour à Québec, mes yeux se dissillèrent subitement, et lorsque le soir me rendant sur la Terrasse pour reprendre mes promenades favorites, je vis cet essaim de belles jouvencelles, ces riantes et fraiches figures de franches Canadiennes — oh ! soleil de Québec, quel gracieux adieu tu fais là à toutes les fins du jour !— je fus ému jusqu'aux larmes d'admiration. Charmantes Québecquoises ! pendant que je buvais à cette coupe de nectar, vous y mêliez le fiel, hélas ! sans le savoir, car, mon pauvre cœur, criblé déjà des balles qu'avaient lancées vos yeux, au hasard, recevait encore de nouvelles blessures... Et, je disais : Merci aux Montréalaises de m'avoir épargné des tourments nouveaux, car si je dois mourir, après avoir vu Montréal, c'est à Québec que je veux rendre le—cœur.

TROUBADOUR.

NOTES DE LA RÉDACTION.—Nous n'avons publié cette correspondance de Québec, qui, malheureusement pour l'auteur, ne vaut pas son pesant d'or, que pour affirmer la grande liberté d'opinion que nous donnons à nos correspondants. Nos colonnes seront toujours ouvertes à la réplique.

EN GLANANT

A table

D'où vient la mode de donner le bras aux femmes pour passer d'un salon dans une salle à manger ? Elle n'a guère plus d'un siècle d'existence, et parait tenace, bien que cette solennité soit un peu bizarre et contraire au naturel des mœurs d'aujourd'hui.

Napoléon 1er offrait le bras. Il l'offrait un jour à la maréchale Lefebvre, " madame Sans-Gêne," qui, en entrant dans la salle à manger, s'écria :

—Tudieu ! sire, que de fricots !

A quoi Napoléon répondit dans le même langage, avec un sourire malicieux :

—Oh ! madame, ce n'est pas le Pérou !

Donc la mode varie, et aujourd'hui, dit le *Gaulois*, la mode est de ne plus offrir le bras en allant à table, pour déjeuner, mais pour le déjeuner seulement. En revanche — oh, inconséquence des modes !—on offre le bras, une heure plus tard, quand on sort de table.

Pourquoi cette distinction entre l'aller et le retour ? N'en demandez pas la raison aux philosophes : ils seraient dans le cas de vous dire que le retour est toujours plus tendre que le départ, surtout à jeun.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

VOUS avez comme moi, jeunes amis, que nous devons diriger tous nos efforts à écrire naturellement, c'est là qu'est le vrai talent, tout ce qui ne part pas de ce principe n'en est qu'une moquerie.

Mais s'il est un genre où le soi-même joue un plus grand rôle, c'est bien dans le style épistolaire, et c'est bien là aussi où il est appelé à se faire mieux valoir. Il faut écrire comme on parle, a-t-on dit, c'est une chose dont je voudrais bien vous pénétrer, chers petits enfants ; nécessairement, cette manière de parler varie dans ses nuances selon l'âge ou la position des personnages, mais elle n'est pas moins tenue d'éviter les phrases pompeuses et les mots sonores. Il en est ainsi des lettres de sympathie, de félicitations et du nouvel an, comme celle que je vous ai donnée en concours, dans le numéro dernier. Vous comprendrez facilement que vous ne devez pas écrire à une amie comme vous le feriez à un père, à une mère ou un supérieur quelconque Votre lettre peut être badine, familière, mais toujours de bon ton. Ces sujets si souvent traités demandent à être présentés d'une manière autre que celles des formules ordinaires employées dans ces occasions.

En conséquence, les prix seront accordés à ceux et celles de mes petits neveux et nièces qui auront trouvé la manière la plus neuve d'exprimer à une amie ses souhaits du jour de l'an.

Allons, maintenant, à l'ouvrage ; d'ici à la clôture du concours, je ne donnerai rien à chercher, afin de vous laisser plus de temps pour le préparer. J'ai hâte de constater comme mes petits neveux et petites nièces savent travailler quand on le leur demande, et je soupire après l'heure où il me sera permis de réunir le conseil qui décidera de la question si importante des prix à donner.

En voici la liste :

1° Pour mes nièces depuis treize ans :

"Le Journal de Marguerite," par Mlle Monniot, trois superbes volumes.

2° Pour mes nièces jusqu'à treize ans :

Une splendide bonbonnière.

3° Pour mes neveux depuis treize ans :

Les Anglais au pôle Nord, magnifique volume, orné de gravures.

4° Pour mes neveux jusqu'à treize ans :

Plume, porte-crayon et coupe-papier.

TANTE NINETTE.

La reine de Hollande

PLUSIEURS anecdotes ont paru dernièrement dans le JOURNAL DE FRANÇOISE au sujet de la reine de Hollande. En voici quelques autres à ajouter au recueil qui amuseront les petites lectrices de Tante Ninette, mais j'espère qu'elle ne seront pas tentées de suivre l'exemple de la volontaire jeune souveraine,

Wilhelmine avait une institutrice anglaise très sévère ; un jour Miss Winter infligea comme pensum à son élève de faire un dessin minutieux des îles britanniques. La petite princesse obéit de très mauvaise grâce, et quand elle présenta sa tâche à sa gouvernante, celle-ci s'écria : " Mais qu'est-ce donc que cette couleur blanche dont vous avez barbouillé toute la carte ?

—C'est, répondit Wilhelmine, pour représenter le brouillard qui enveloppe toujours votre patrie !"

Il y a quelques années, la reine-mère amena en Angleterre sa fille, qui n'avait alors que 14 ans. Vers la fin de son séjour, Edouard VII, alors Prince du Galles, lui demanda ce qu'il lui avait plu le mieux dans "l'île des brumes."

"— Ce qui m'a fait le plus de plaisir, reprit Sa Majesté énergiquement, c'est de voir que les Anglais ressemblent si peu à mon institutrice ! !

Une autre fois encore, Wilhelmine s'étant mal conduite à l'égard de sa mère, celle-ci l'enferma dans une chambre au pain sec et à l'eau. Hors d'elle, la petite souveraine courroucée prit une grande feuille de papier, sur le haut de laquelle elle écrivit en grandes lettres : PROCLAMATION A MON PEUPLE ! et au-dessous elle annonçait aux braves Hollandais l'indigne situation de leur reine ; elle terminait en disant qu'elle était sûre que son peuple viendrait la délivrer à l'instant.

Ce document fut expédié—sans doute par un trop fidèle domestique—, à la rédaction du journal de la Cour. Mais le triomphe de Wilhelmine fut de courte durée. Heureusement, ou malheureusement, la reine Emma fut informée du procédé de sa fille, et dépêcha une lettre d'explication à l'éditeur le priant de ne pas insérer l'étrange "Proclamation au peuple Hollandais."

***

Cela intéressera mes petites amies canadiennes de savoir que parmi les décorations à Londres, en l'honneur du couronnement d'Edouard VII, l'arche du Canada fut l'une des plus admirées. Située non loin de l'Abbaye de Westminster, elle était toute composée de gerbes de blé, et d'autres céréales, surmontée de drapeaux patriotiques.

CHRISTINE DE LINDEN.

Deux jours à St-Paul de l'Ile-aux-Noix

(Pour " Tante Ninette ")

COMME on est heureux lorsque l'été est arrivé de quitter la ville pour respirer le bon air de la campagne et pour jouir des amusements qu'elle nous offre !

Je l'étais, heureuse, sur la route de St-Paul de l'Ile-aux-Noix, où mon père, — qu'une profession toute de devoir retient ordinairement à la ville —avait décidé de nous accompagner cette fois.

Pourquoi avoir choisi cet endroit plutôt qu'un autre ?

Je n'en sais rien. Le hasard sans doute ; ou peut-être encore parce que toute rivière, où l'on peut jeter une canne à pêche, a le don d'attirer mon père qui est un grand pêcheur.

Les aimables lecteurs de " tante Ninette " voudront bien remarquer que, contre mon habitude, je n'ai pas

PAGE DES ENFANTS

oublié l'accent circonflexe sur le mot *pêcheur*, accent qui joue ici un grand rôle.

Après une heure de chemin de fer et dix minutes de voiture, lesquelles nous parurent un siècle, parce que d'énormes nuages noirs s'amoncelaient sur nos têtes, nous entrâmes dans l'hôtel en poussant un : *enfin !* de soulagement.

L'orage alors éclata furieusement accompagné d'éclairs, de tonnerre, et je crus qu'Eole avait déchaîné tous les vents.

Le dieu des tempêtes n'était pas encore calmé qu'il faisait nuit ; heureusement que cette vilaine température présageait deux belles journées pendant lesquelles nous nous sommes amusés beaucoup, beaucoup.

***

Le lendemain, il faisait un soleil magnifique ; aussi je dis tôt adieu à mon oreiller, malgré toutes les tentations que j'avais de le combler de caresses, et j'allai faire connaissance avec les alentours de l'hôtel. Maintenant que je savais les parquets cirés des somptueux hôtels des plages à la mode aussi rares chez nos hôtes que la toile fine, je pensai que le paysage me causerait peut-être de non moins grandes surprises. En effet, je fus émerveillée en apercevant la largeur de la rivière Richelieu, qui à cet endroit, comme en beaucoup d'autres peut-être, est bordée, à perte de vue, de massifs d'arbres qui s'enlacent ; et à quelques milles, je pouvais apercevoir cette fameuse place historique de l'Ile-aux-Noix qui " sert de fort avancé pour former au besoin la route du lac Champlain."

***

Pour ce premier jour, il fut convenu que nous irions tenter les hasards de la pêche.

Quelques minutes plus tard, j'étais installée au beau milieu de la rivière, où je trouvais le soleil un peu trop ardent ; mais " à la guerre comme à la guerre," j'attendis patiemment, les yeux fixés sur l'eau, sans mot dire, qu'un poisson voulût bien *se donner le plaisir* de mordre à mon hameçon. Je commençais à croire qu'il faut une bonne dose de patience aux gens qui restent des heures entières sans rien prendre bien souvent, et au bout de dix minutes j'en avais déjà assez de la pêche, j'allais abandonner ma ligne, quand je la sentis secouer à plusieurs reprises ; justement, je l'enlevai avec un magnifique poisson tout argenté et tout frétillant. Ensuite, ce fut au tour de René à trépigner de joie ; et nous en avons pris tant et tant de ce poisson, que notre pêche fut vraiment *miraculeuse*.

***

Le second jour, nous allâmes visiter l'Ile-aux-Noix, située à deux milles plus haut.

L'intérieur du fort contient plusieurs grandes constructions de pierre protégées de remparts, et je ne pouvais me faire à l'idée que ces mêmes murailles, maintenant tapissés de verdure et ombragées d'arbres, avaient été teintes de sang. Les eaux paisibles des fossés n'avaient pas toujours réflété que les feuillages de leurs bords et l'azur du ciel s'était rougi du feu des combats. L'écho même avait répété au loin les plaintes des blessés, mêlées aux grondements du canon.

Pauvres chers ancêtres ! ont-ils assez lutté pour garder à notre patrie " et sa langue, et sa religion et ses lois ! "

RITA M.

Petite poste en famille

Horace Boulay. — Tu es arrivé trop en retard pour publier ta réponse à curiosité historique. Je ne t'en tiens pas moins compte, ami, et t'invite à participer au concours que j'ai donné dans le numéro dernier.

Le peintre Lantara (1729 - 1778), excellent paysagiste, mais qui dessinait mal les figures, avait reçu d'un riche amateur la commande d'un tableau représentant la place et l'église d'un village. Lorsque le tableau fut achevé, l'amateur admira la beauté du coloris, mais trouva la scène un peu vide.

—Monsieur Lantara, dit-il au peintre, vous avez oublié de mettre des personnages dans votre tableau.

—Monsieur, répondit le peintre en montrant l'église, ils sont à la messe.

—Eh bien ! j'achèterai le tableau quand ils en sortiront.

Mot d'enfant

Un petit garçon se promène avec sa mère au jardin d'acclimatation. Il regarde attentivement la girafe, réfléchit puis, subitement :

—Maman, je voudrais bien avoir le cou aussi long que ça ?

—Pourquoi, mon enfant ?

—Parce que quand je mangerais un bonbon, je le sentirais descendre plus longtemps.

GRAND CONCOURS

Lettre du jour de l'an à un ou une amie

CONDITIONS DU CONCOURS :

1° La lettre ne devra pas dépasser quatre pages d'un papier à lettre ordinaire, ou pourra être plus courte.

2° Le concours est pour tous les neveux et nièces de Tante Ninette. Les prix seront divisés en deux catégories : pour les petits jusqu'à 13 ans, et pour les plus grands depuis treize ans.

3° Chaque concurrent devra mettre son âge au bas de la lettre ; il peut, s'il le veut, signer d'un pseudonyme.

4° Toutes les lettres devront être envoyées jusqu'au 30 de novembre inclusivement ; il ne sera tenu aucun compte des lettres arrivées après l'expiration du délai indiqué.

Nous donnerons dans le prochain numéro la liste des prix qui seront donnés pour ce concours. Ceux accordés aux petits jusqu'à 13 ans ne seront pas les mêmes que ceux gagnés par les concurrents plus âgés.

LISTE DES PRIX :

1° Pour mes nièces depuis treize ans : 1er Prix : Le journal de Marguerite, par Mlle Monniot, trois superbes volumes.

2° Pour mes nièces jusqu'à treize ans : 1er Prix : Une splendide bonbonnière.

3° Pour mes neveux depuis treize ans : 1er Prix : " Les Anglais au pôle Nord," magnifique volume orné de gravures.

4° Pour mes neveux jusqu'à treize ans : 1er Prix : Plume, porte-crayon et coupe-papier.

A propos de critique

La direction du Théâtre des Nouveautés vient de nous écrire qu'elle a décidé de supprimer les billets de faveur au Journal de Françoise.

Nous n'aimerions pas à faire partie des membres composant cette intelligente et libérale direction, mais, tout extraordinaire qui est leur conduite, nous ne les en remercions pas moins cordialement.

On ne pouvait certes pas donner de plus beau témoignage à la justesse, à la vérité de notre chronique théâtrale, et à l'influence qu'elle pouvait exercer dans le monde où l'on lit.

Nous affirmons volontiers que notre chronique détonne singulièrement sur le ton dithyrambique des comptes-rendus ordinaires, car, à l'avis de notre chroniqueur théâtral les acteurs n'ont pas toujours été tous "talentueux" et quelques fois les "pièces" n'ont pas été "à la hauteur des artistes!"

Nous avons voulu faire, dans notre journal, pour la première fois peut-être dans l'histoire du journalisme canadien, une étude équitable et consciencieuse des théâtres, et quelque désagréable que soit parfois la tâche, nous l'accomplirons jusqu'au bout. "Dire vrai" restera la devise de nos collaborateurs, quelque ennui que cela puisse leur attirer.

Le public nous en sera reconnaissant et viendra chercher chez nous l'expression de la vérité, sûr qu'il sera d'avance de la trouver toujours.

Nous regrettons seulement que le mot *critique* ne se trouve pas inscrit au code des savants légistes, qui, par un paradoxe aussi piquant que bizarre, font la loi chez Molière, mais nous n'en continuerons pas moins, avec infiniment plus de satisfaction encore que par le passé, au moyen de "ce droit qu'à la porte on achète en entrant," à donner la revue impartiale et franche des pièces de théâtre et des artistes qui les interprètent.

La Direction.

—On dit que la vie est comme un théâtre; seulement, à moins que le spectacle vous ennuie, ne sortez pas avant la fin. On ne donne pas de contremarques.

Cuisine facile

Café.—Pour préparer du bon café, il faut le moudre très fin, placer ensuite la poudre obtenue dans l'alambic et verser simplement quelques gouttes d'eau bouillante dessus, de manière à l'humecter. Lorsque l'eau est entrée à nouveau en ébullition, on la verse en plusieurs fois sur le café humecté, afin de lui enlever tout l'arome et les éléments nutritifs qu'il contient et qui sont solubles dans l'eau bouillante. Il faut bien se garder de verser trop d'eau à la fois et de tenir l'alambic trop éloigné du feu, car le moindre refroidissement prive l'eau de ses moyens absorbants et dissolvants. Le bon café n'est pas le résultat d'une ébullition de la matière; mais bien une dissolution des principes aromatiques sous la pression due au passage de l'eau à travers le grain réduit en poudre.

Conseils utiles

Les oiseaux.—Le rossignol est extrêmement difficile à élever. Il faut d'abord laisser sa cage dans un endroit obscur et très tranquille; après quoi on le nourrit de tout petits morceaux de cœur de bœuf ou de mouton imbibés d'eau. Quand l'oiseau se décide à manger seul, il faut lui donner une pâtée de cœur de bœuf ou de mouton écrasé avec du chenevis et de la mie de pain. Il faut avoir soin également, dans les premiers temps de le contraindre à boire, en lui introduisant dans le bec un peu d'ouate imbibée d'eau.

Le bain. — Le massage, considéré autrefois en Orient comme le complément indispensable du bain, est redevenu très en honneur de nos jours. Pratiqué comme il doit l'être, d'une façon scientifique et rationnelle, il est pour la beauté des femmes d'une incontestable valeur. Le simple gant de crin, lui-même, rend de très grands services à ce point de vue.

La coiffure.—Il y a des modes dans la manière de se coiffer, cela est incontestable, et il faut les suivre; mais il est nécessaire aussi de les approprier avec discernement à la forme de la figure. Par exemple, pour une figure plutôt courte, le front doit être tout à fait dégagé; pour les figures longues et minces, il est indiqué de faire bouffer les cheveux vers les tempes et de garnir davantage le front. En somme, il faut toujours s'inspirer du principe proclamé par l'un des maîtres de la coiffure: se rapprocher autant que possible de l'ovale classique.

RECETTE UTILE

Nettoyage des burettes à huile. — Le marc de café chaud a la propriété de nettoyer parfaitement les burettes à huile; une fois introduit dans le flacon, on secoue vivement le marc dans tous les sens et la burette ne tarde pas à reprendre sa limpidité première, au détriment du marc qui s'empare de la graisse; pour terminer, on rince et on lave ensuite la burette à grande eau.

— Voulez-vous me rendre un service, monsieur?

—Certainement. Que puis-je faire?

—Faites moi le plaisir d'ôter le riche manteau que je vois dans votre vitrine.

—Pourquoi, je vous en prie?

—Parce que je vais passer ici avec ma femme dans quelques minutes.

***

Au bal, entre deux messieurs qui viennent d'être présentés l'un à l'autre:

—Voyez donc cette grosse dame-là, à droite sur le canapé. Un vrai monument...

—... expiatoire, monsieur; c'est ma belle-mère.

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.

Un Bienfait pour le Beau Sexe



Poitrines parfaites par les

POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme, et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix :

Une boite avec notice, $1
Six boites . . . $5

Chez tous les pharmaciens ou envoyées par la malle.

Agent général : L. A. BERNARD, 1882 rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour les Etats-Unis : G. DeMARTIGNY, pharmacien, Manchester, N.H.

Creme
Poudre
Savon

SIMON

Recommandés pour BLANCHIR, ADOUCIR, VELOUTER la peau du visage et des mains

J. Simon, 13 rue Grange Bateliere, Paris. Refuser les imitations.

Agent général pour le Canada : R. J. DEVINS, 1884 Ste-Catherine

---



Pour les Cheveux

est une merveille, essayez-le, pour les cheveux faibles et gris, il leur redonne leur couleur et les fait croître. Guérit les Pellicules et donne aux cheveux la force et le lustre de la jeunesse.

APPLICATION GRATUITE aux Salons de Toilette de "LA PRESSE," Chambre 14.

POUR VOS BONNES

FOURRURES

—VOYEZ CHEZ—

O. NORMANDIN

272-74 Rue St-Laurent.

P. S.—Si vous avez des réparations, envoyez sans retard, évitez l'encombrement.



Général Du Barail

Ministre de la Guerre, France.

Le Général Du Barail écrit :

"Le VIN MARIANI produit de bons effets si surprenants qu'il est à espérer que l'armée fera usage de ce puissant réconfortant."

VIN MARIANI

Le Tonique Français Idéal pour le Corps, les nerfs et le Cerveau.

Etes-vous faible, épuisé ou fatigué ? Prenez du **Vin Mariani**, il vous fera du bien. Parlez à vos amis malades du **Vin Mariani**.—L'élixir de la vie.

Le Vin Mariani fortifie le cœur, donne de l'élasticité et de la vigueur aux muscles. Il est tout indiqué contre les dépressions morales et physiques. La nervosité, l'indigestion et la phtisie. Il purifie et enrichit le sang.

LE VIN MARIANI EST MERVEILLEUX.

Chez tous les pharmaciens. Refusez les substituts.